

## Comment on Voyageait autrefois.

Ce siècle s'appellera certainement, dans l'histoire, le "Siècle de la vitesse". La seconde partie du dernier fut celui de la vapeur. Avec l'automobile, l'aviation, il n'y aura bientôt plus de distances; et, de ce fait, les voyages ne seront plus que des déplacements passagers et rapides.

Mais si ces progrès ont pu être réalisés dans un temps relativement court, combien longue fut la période pendant laquelle nos ancêtres durent renoncer à se déplacer, faute de moyens de locomotion pratiques.

En voyage, au temps de la Restauration, était encore, c'est le cas de le dire, une affaire d'Etat. Sauf les gens riches, qui possédaient leur équipage, on en était réduit à prendre la diligence ou la malle-poste. On juge du temps qu'il fallait rester en route, quand on avait à effectuer un long trajet.

Puisque nous entrons dans la saison des déplacements et que les villégiatures nous paraissent intéressantes, nous approcher des modes de locomotion rapides d'aujourd'hui, l'incommodité et la lenteur des coches d'autrefois.

Ce fut sous le règne de Charles IX que l'usage des coches ou voitures publiques s'établit à Paris. Les loueurs de coches prenaient permission du roi, afin de n'être point inquiétés par les "messagers" de l'Université, ni par les "maîtres de poste". Mais l'ordonnance qui déterminait les fonctions des "messagers, maîtres de coches et carrosses, voituriers, rouliers et autres," date en réalité de Louis XIV. Les voitures publiques furent alors décorées du titre de "Messageries royales".

L'ordonnance exemptait les fermiers et commis des messageries du logement des gens de guerre, de la collecte des deniers royaux, du gnet et de la garde des portes, de tutelle, de curatelle, etc.

Louis XVI, sur le rapport de Turgot, innova un autre régime, en séparant de la ferme générale des postes les messageries et diligences, qui formèrent une seule administration royale.

Le prix des places dans les anciens carrosses était, depuis plus de cent ans, de dix sous par lieue. Il fut porté à treize. On estime que le gouvernement retirait alors annuellement 900.000 livres de ce service public.

En 1789, les messageries faisaient quinze lieues en vingt-quatre heures. Le prix des places était d'un franc par lieue, et les voyageurs ne pouvaient pas être plus de huit dans les voitures de la plus grande dimension.

Après les victoires de l'Empire, l'industrie des messageries reçut une telle impulsion, qu'elle fit plus de progrès en six ans qu'elle n'en avait fait dans les trois siècles précédents. Et, malgré les nombreuses améliorations apportées dans le transport des voyageurs, l'accroissement du prix des fourrages et de la journée, les messageries réalisèrent une baisse considérable dans le prix des voyages.

Ainsi, de 75 centimes qu'il était en 1810, le prix des places par lieue tomba, sous la Restauration, à 60, 45 et 28 centimes. Le nombre des voitures partant de Paris à heure fixe était de 30 par jour à la fin de l'Empire. Il s'éleva à 70 en 1827; et la vitesse s'accrut aussi. En 1810, on mettait quarante-cinq minutes pour parcourir une lieue. En 1827, le même trajet s'effectuait en trente minutes. Et nos pères disaient avec orgueil, au commencement du règne de Louis-Philippe:

— En 1775, il fallait vingt jours ou quatre cent quatre-vingt heures pour aller de Paris à Bayonne; actuellement on franchit le trajet en moins de quatre-vingt heures. La nourriture et le coucher revenaient à 80 francs; aujourd'hui, on se couche plus; et le prix de la nourriture est tombé au-dessous de 20 francs.

Il y avait, il est vrai les accidents! Mais, repoussant ce reproche avec énergie, les entrepreneurs de messageries affirmèrent qu'« ils ne venaient en moyenne qu'une fois sur une distance de 130.000 lieues, » c'est-à-dire sur un trajet équivalent à quatorze fois le tour de la terre. Et une personne qui partait pour Bayonne pouvait payer 650 francs contre un franc qu'elle arriverait sans accident!

Les voyageurs de cette époque étaient pas exigeants. Et il leur fallait voir avec enthousiasme les journaux du temps célébraient ces améliorations!

Ainsi disaient-ils, les progrès de l'industrie, offrant à l'homme plus de jouissances, plus de facilités pour satisfaire ses désirs ou ses intérêts, lui permettent néanmoins d'économiser son argent et « surtout son temps », le plus précieux de nos capitaux, puisque c'est celui dont notre vie est faite et le seul qu'il ne nous soit pas permis d'augmenter.

Les gens pressés prenaient la "malle-poste," traquée par quatre chevaux et dans laquelle étaient aménagés "trois" places. Ces voitures qui servaient surtout au service de la correspondance, étaient divisées en plusieurs compartiments: l'un destiné aux voya-

geurs, le second au courrier et le troisième servant à contenir les paquets de lettres, les journaux et les dépêches.

Ces coches "rapides" s'arrêtaient aux relais. La distance d'un poste à l'autre était de deux lieues; et la malle-poste mettait, pour la parcourir, quarante-six minutes exactement.

La route sur laquelle le service des relais se faisait avec la plus grande activité était celle de Bordeaux. Le courrier ne mettait que quarante-huit heures à parcourir toute son étendue, qui était de 77 postes, ou 154 lieues.

Ceux de Rouen et de Caen rivalisaient de vitesse: le premier franchissait une distance de 15 postes (30 lieues) en onze heures; le second, une distance de 27 postes (54 lieues) en vingt heures.

Aussi, le moindre voyage, à cette époque, prenait-il les proportions d'une véritable expédition. C'était une telle affaire, qu'il se décidait en conseil de famille. Et quel événement qu'un départ! Le moment décisif arrivé, les provisions s'étaient saisi dans la voiture: les mêmes recommandations se répétaient cent fois. Les parents, les amis, les domestiques étaient là. L'on s'embrassait et l'on s'embrassait encore. Et finalement, le voyageur promettait d'écrire sans retard ses impressions.

On ne se déplaçait guère alors que pour une affaire importante, ou quand de graves intérêts étaient en jeu, ou quand il s'agissait, pour un jeune homme, d'aller, du fond de sa province, tenter la fortune à Paris.

Seuls, les personnages opulents, les gens de qualité voyageaient pour leur plaisir. Ils se mettaient en route de préférence dans leur propre voiture. Quelle opération laborieuse, si la famille était nombreuse!

Mme de Sévigné a raconté comment elle se rendait à Vichy, en son temps.

« J'ai amené mon grand carrosse, écrit-elle à sa fille, de sorte que nous ne sommes nullement pressées, et nous jouissons avec plaisir des belles vues dont nous sommes surprises à tout moment. Tout mon plaisir, c'est que l'hiver, les chemins sont bien différents. — Nous suivons les pas de Mme de Montespan. Elle est dans une calèche à six chevaux, avec la petite de Thianges. Elle a un carrosse derrière, attelé de même, avec six femmes. Elle a deux fourgons, six mulets et dix ou douze hommes à cheval, sans ses officiers: le train est de quarante-cinq personnes. »

Mais le confort n'était pas à la portée de toutes les bourses. Si l'on allait déjà aux eaux du temps de Mme de Sévigné, les baigns de mer étaient encore inconnus sous la Restauration. Ce fut la duchesse de Berry qui les mit à la mode; et cette mode contribua à développer le goût des voyages. La duchesse se rendait à Dieppe en poste, suivie par les grandes familles du royaume qui possédaient chevaux et voitures.

Par le coche, en suivant la route de Gisors, il fallait quinze heures pour parcourir ces deux cents kilomètres. Le prix du voyage était, à l'intérieur, de vingt et un francs et de seize francs dans les galeries.

La "diligence," celle que conduisaient nos grand-mères, n'apparaît qu'aux derniers jours de la Restauration, lors de la reconstitution des entreprises de messageries. Ses trois compartiments étaient le "coupé," en avant; l'intérieur, au milieu; et la "rotonde," en arrière. Sur l'intérieur, derrière le cocher, se trouvait la "banquette," qui recevait aussi des voyageurs. Enfin, derrière la banquette, dans la bache, se plaçaient les cols, les chiens, etc.

La concurrence ne tarda pas alors à susciter à la carrosserie l'idée de fabriquer des véhicules des types les plus variés. Avec les diligences, circulaires, les berlines, les cocueux, les dames-blanches, dignes ancêtres de nos omnibus.

L'ingéniosité des fabricants se manifestait par des essais plus ou moins bizarres, pour lesquels ils prenaient des brevets: diligence particulière, dite gondole; voiture avec cabriolets derrière et devant, pouvant contenir treize voyageurs; et cabriolets à deux, quatre et six places; voiture dite la "Gaillardie," qui prenait à volonté la forme de toutes les voitures; patache volante; voiture marchant sans chevaux; et même voiture... à voile!

Chaque entrepreneur de transports usait de tous les artifices pour attirer la clientèle.

M. de Mauduy raconte à ce sujet une amusante anecdote: « Je me reposais un attendant quelqu'un, à qui j'avais donné rendez-vous à la barrière de la Chapelle, lorsque parut une "Dame-Blanche". Elle était entièrement pleine, et les chevaux paraissaient déjà harassés. Un instant avant d'arriver au bureau de Poctro, l'enorme voiture s'arrêta, et je descendre les nombreux voyageurs. Tous, sans dire un mot, font un demi-tour et se remettent tranquillement en route pour l'intérieur de Paris, à l'exception d'un gros homme, que je pris pour un marchand de bestiaux, et d'une nourrice qui allaitait un petit Pa-

risien. Ceux-là seuls étaient véritablement des voyageurs.

« Le garçon d'un marchand de vin, à la porte duquel je me trouvais, remarquant ma surprise, me dit: — Savez-vous ce que c'est que ça? — Non, vraiment. — C'est les "moutons" qui descendent. — Comment les "moutons"? — Eh oui! les administrateurs, pour faire croire au succès qu'obtient leur entreprise, ont des gens qui font tous les jours le trajet en voiture et reviennent à pied... »

Mais bientôt, en 1836, se créèrent les chemins de fer; et le premier coup de sifflet des locomotives tinta le glas des messageries.

Au lieu de mettre quinze heures pour aller de Paris à Dieppe, on s'y rend maintenant en trois heures. Si nos aïeux avaient vu ça, c'est le cas de dire qu'ils n'en seraient pas revenus!

## LES SCHELLÉS

Quand Mme Dodard mourut, âgée de soixante ans, son fils était en voyage au loin; à la requête des héritiers, le juge de paix apposa les scellés.

Il vint le lendemain, avec son greffier, au domicile de la défunte, vers onze heures du matin.

A ce moment, l'appartement offrait un aspect d'abandon et de tristesse. Personne ne veillait dans la chambre mortuaire, Olympe, la femme de chambre, était occupée dans la lingerie à trier les robes de madame, de façon que le meilleur ne fut pas perdu pour tout le monde. Quant à Augustine, la cuisinière, elle était fort affairée dans sa cuisine. Elle recevait.

Son ami, Paul Ribard, du 93<sup>e</sup> de ligne, avait une permission et il était arrivé à neuf heures du matin, à l'improviste. Augustine le traitait: les flacons et les reliques qui encombraient la table constataient que l'accueil avait été au niveau de l'amour. Tous deux jaccassaient, oubliant l'heure brève, et formaient des rêves d'avenir. Paul était ouvrier tourneur, il reprendrait son emploi, une fois son service terminé, il épouserait sa mie, qui pourrait encore servir quelque temps pour augmenter les économies, et ils vivraient heureux. Des baisers et des tirs ponctuèrent le dialogue. A ce moment on sonna, et peu après des pas résonnèrent dans le couloir conduisant à la cuisine. Augustine se leva tout émue:

— Qui est-ce? On vient! Si c'était monjeur! Il ne faut pas qu'on te voie ici!

Et elle poussa le soldat dans un grand placard, dont elle ferma la porte. Au même moment, la femme de chambre introduisit dans la cuisine le juge de paix et son greffier.

Ils jetèrent un rapide coup d'oeil sur la pièce et le juge déclara que tout serait laissé en l'état pour permettre à la cuisinière de confectionner les repas. Mais avant le grand regard:

— Ceci est inutile, dit-il, scellés!

Et le greffier apposa les deux cachets de cire qui maintenaient la bande de toile en travers des deux battants de la porte. Puis les magistrats s'en allèrent vers l'appartement, accompagnés de la femme de chambre.

Dès qu'ils furent sortis, Augustine éclata en invectives contre eux, et appela son Paul avec des cris éplorés.

— Ouvrez donc, criaient les militaires! Est-ce seule? Ils sont partis? — Oui. — Alors, ouvre. — Il y a les scellés. — Les scellés sur mon armoire? — Oui. — Nom de nom de nom! C'est deux mois de prison si on les casse! — Tais-toi, on vient!

Les magistrats revenaient examiner les lieux, noter les scellés et les numérotés. Une fois cette opération finie, ils se rendirent au salon, en se faisant suivre par les deux caméristes, auxquelles ils expliquèrent le sens et l'importance des sceaux. Augustine, la cuisinière, fut nommée gardienne et sommée de s'installer dans le salon.

Quand les magistrats eurent quitté l'appartement, Olympe, la femme de chambre, se rendit à la cuisine pour se désaltérer après cette série d'émotions. Elle faillit tomber en syncope quand elle entendit une voix sortir de l'armoire scellée.

La voix disait:

— Ouvrez, nom de nom! J'étais ici!

Olympe poussa un cri et eut à peine la force de demander:

— Qui est là? — Et le ne croyait pas aux esprits, mais elle croyait aux cambrioleurs. D'ailleurs, dans cette maison funèbre, sa sensibilité était ébranlée et excitée. Elle s'affaissa sur une chaise et c'est dans le brouillard d'un rêve qu'elle entendit un juron, et vit une porte qui cède à de violents coups de poing, des scellés qui sautent, un militaire traverser la cuisine en

coup de vent et s'enfuir par l'escalier de service.

La sonnette, de nouveau, retentit. Cette fois, c'était le retour de la défunte. Il venait s'assurer que les scellés mettaient bien à l'abri l'héritage, dont une part lui revenait, grâce à une clause spéciale du testament qu'il connaissait.

Quand il entra dans la cuisine, il aperçut Olympe qui se remettait à peine de son évanouissement, et l'armoire ouverte avec les scellés brisés et pendans. Aussitôt, ses soupçons se portèrent sur la malheureuse.

— Comment! C'est ainsi qu'au mépris de l'ordre vous forcez les sceaux de la loi? Votre compte est bon!

— Mais, monsieur, protestait Olympe, je n'ai rien forcé du tout. L'armoire s'est ouverte toute seule, et il en est sorti un homme qui s'est sauvé!

— Qu'est-ce que vous chantez? Avez-vous la berlue? Ou me prenez-vous pour quelque sot?

— Un homme, oui, monsieur, qu'à son habit j'ai connu être un militaire.

— Un militaire dans une armoire! Vous me la bailliez belle! Je vais prévenir le police.

Olympe, tremblante, se mit à sangloter, et elle courut au salon où Augustine, fidèle à la mission reçue, se trouvait dans un fauteuil, et regardait à la mission reçue, et regardait à la mission reçue.

Déjà s'ébauchait dans sa tête un plan hasardeux, qui consistait à faire fondre la cire dans des jets de vapeur: elle reconstituait ensuite les cachets, et leur imprimait l'image de son petit moule à rondelles de beurre, qui portait, comme le sceau officiel, des palmes et des feuilles!

— Ils n'y regarderont pas de si près, pensait-elle ingénument.

Ainsi, personne ne saurait qu'elle avait sacrifié au plaisir dans la maison de deuil, et profané le mystère du néant.

Olympe ouvrit la porte en s'écriant:

— Oh! ma chère! Quelle histoire! Un homme vient de sortir de l'armoire!

— Il est sorti! répondit étonné Augustine.

— Tu savais, qu'il y était? — Non! — Mais si, tu as dit: "Il est sorti!" et cela a paru te faire plaisir!

La lumière illumina la cervelle compacte d'Olympe. Elle comprit que c'était un amoureux, et elle laissait se répandre le flot de ses paroles:

— Oh! mais, tu vas le dire! Tu ne vas pas le laisser passer avec une voleuse et une menteuse.

Augustine ne répondit pas. Elle rumina:

— Chacun pour soi! On verra bien qu'on n'a rien volé, elle n'aura pas de mal, et je me tirerais de là. Tout va bien.

Le neveu, accompagné du commissaire et d'un agent, les surprit en pleine dispute.

— Où est la délinquante? demanda le magistrat.

L'agent arrêta Olympe qui hurlait.

Le commissaire parcourut l'appartement pour se rendre compte de l'état des lieux. Il visita la cuisine, contempla l'armoire et ses bandes lettres pendantes.

Dans la lingerie, il vit des paquets préparés.

— Voilà la preuve, fit-il avec un sourire de fierté.

L'agent ouvrit les ballots et en retira les robes. Olympe balbutia quand on l'interrogea sur la destination de ces préparatifs.

Pour le commissaire, le doute n'était plus permis. Il avait devant lui un exemplaire de cette espèce répandue, la camériste indicatrice, qui prépare les ballots pour un complice qui vient les prendre. Et celui-ci s'était laissé imprudemment mettre sous scellés. En vain, elle protestait de son innocence:

— Je vous dis que c'est l'amoureux d'Augustine!

— Vous aggravez votre cas, observait sévèrement le fonctionnaire, en diffamant une domestique dans l'exercice de son état.

Augustine continuait à observer le plus prudent silence, et l'agent allait emmener Olympe vers des destinées sombres, quand une série de coups de théâtre se produisirent, comme à la fin des tragédies antiques, quand paraît le "deus ex machina". L'agent retourna de l'armoire un ceinturon et cria:

— Nous avons son matricule!

— Et nous le tenons lui-même dit le neveu sur le palier de la cuisine, en attendant remonter le ploupiou. Celui-ci s'était aperçu de son oubli; il ne pouvait paraître en public sans cet accessoire dont l'absence lui faisait risquer la salle de police.

Et il revenait prestement le reprendre avant que l'œil fût donné.

Tous se cachèrent dans le couloir, et le téméraire défenseur de la patrie, au moment où il entra dans la cuisine déserte, se vit appréhendé.

— C'est lui, le voleur! cria Olympe.

— Mon Paul! Un voleur!... Peut-on dire! protesta Augustine, lancée par l'amour sur la voie des aveux.

Tout finit par s'expliquer. Le commissaire daigna sourire, et l'aventure finit sans grand mal pour personne.

L'armoire, d'ailleurs, ne restait encore chaude sur l'enveloppe qu'elle tend à la bonne.

## TRAVESTI

D'une aiguille agile, chargée de grosse laine verte ou jonquille, elle piquait des fleurs sur son canevase. Sept fois sur l'enclume du timbre un marteau de pygmée s'abatit. Elle leva les yeux vers le cadran pour s'assurer qu'elle avait bien compté, puis, abandonnant ses échavaux, courut au balcon, son observatoire, sa tour.

Il n'y avait qu'un seul étage pour rentrer du garage; et tout de suite elle fixa son regard à l'angle de la rue et du boulevard où Rodolphe, son mari, allait déboucher. En bas, des gens se croisaient, étrangers au quartier ou l'habitants; les uns pressés, rapides, les autres musant aux étalages du rez-de-chaussée: des tabliers blancs volaient chez un fournisseur réparer quelque oubli ou corser d'un plat tout fait le menu habituellement spartiate, car un convive non soupçonné avait surgi. Mais elle ne distinguait personne. Seul, le tournant de la rue l'inquiétait.

Le commerce de ces belles machines précises influait sur son cœur qu'elle prétendait à la diriger? On ne fallait-il voir dans l'exactitude de Rodolphe une preuve constante du plaisir qu'il éprouvait à retrouver sa femme, Lucile? Tous les jours est-il qu'elle n'avait jamais eu à déplorer le moindre retard depuis un mois qu'il apprenait à conduire. Bon ou mauvais augure? En serait-il de même par la suite et, quand tous deux fileraient libres sur la grand-route, se riraient-ils toujours de la panne menaçante?

Un coup léger au cœur, un roulement, comme s'il pouvait le distinguer de cette hauteur, puis un signe de sa main blanche disant la joie du retour: Rodolphe vient de tourner le boulevard et pénètre dans sa rue, confirmant que ce soir encore aucun incident n'est survenu. Olympe se dit, mais un incident heureux, car sa marche rapide, son visage ouvert traduisaient le contentement de soi.

Lucile déclara avec une pointe d'humour:

— Si l'on n'est pas là dans un quart d'heure, je téléphone.

Le quart d'heure passa.

— Allo!

— Au bout du fil, du ton le plus aimable, un commis explique:

— Allo! Madame. M. Jante me charge de vous exprimer tous ses regrets: un accident est arrivé au coup de fer et nous ne pourrions livrer le costume que demain matin, à neuf heures, absolument sans faute.

Heureusement, ils ne doivent partir qu'à dix, et ce retard ne changera rien à leur ordre de route.

Le lendemain, à neuf heures, comme promis, un chasseur se présente; la femme de chambre aux aguets lui arrache la cartouche de la main et l'empêche de Madame comme un trophée. Les liens rompus, le couvercle soulevé, c'est une livrée de chasseur à boutons de métal qui apparaît. Fatale! Il y a erreur de livraison.

Aux cris de sa femme, Rodolphe accourt. Que faire? Il consulte sa montre. Tout est manqué si l'on tarde à partir. Et comme le plus sage est encore de rive, il propose amusé:

— Mais elle a l'air de la taille, si l'essayais?

Et c'est sous ce travesti que Lucile arriva chez les Delvalle.

Le lendemain, à neuf heures, comme promis, un chasseur se présente; la femme de chambre aux aguets lui arrache la cartouche de la main et l'empêche de Madame comme un trophée. Les liens rompus, le couvercle soulevé, c'est une livrée de chasseur à boutons de métal qui apparaît. Fatale! Il y a erreur de livraison.

Aux cris de sa femme, Rodolphe accourt. Que faire? Il consulte sa montre. Tout est manqué si l'on tarde à partir. Et comme le plus sage est encore de rive, il propose amusé:

— Mais elle a l'air de la taille, si l'essayais?

Et c'est sous ce travesti que Lucile arriva chez les Delvalle.

Le lendemain, à neuf heures, comme promis, un chasseur se présente; la femme de chambre aux aguets lui arrache la cartouche de la main et l'empêche de Madame comme un trophée. Les liens rompus, le couvercle soulevé, c'est une livrée de chasseur à boutons de métal qui apparaît. Fatale! Il y a erreur de livraison.

## CUISINE

Porte de haricots à l'ocallie.

Faire cuire des haricots en grains, frais ou secs, dans de l'eau froide salée, les passer, les remettre sur le feu avec un bon morceau de beurre frais. Lorsque le potage est en ébullition, y jeter de l'oignon haché, laisser faire un bouillon et verser en des croûtons de pain frite dans le beurre.

Veau à la provençale.

Mettre dans une casserole une quantité à peu près égale de beurre et d'huile; y faire revenir échalotes, persil, ciboules hachés, (une pointe d'ail à volonté); faire un roux blond, mouiller avec du bouillon, laisser mijoter doucement une demi-heure environ. On peut y ajouter des champignons. Réchauffer dans cette sauce, le veau coupé en tranches, ne pas faire bouillir. Au moment de servir ajouter du jus de citron.

Ceufs aux macarons.

Macarons..... 250 gr.  
Sucre en poudre..... 50 gr.  
Beurre fin..... 50 gr.  
Ceufs..... 4  
Zeste d'un demi citron

Mettre dans un saladier 3 jaunes et un œuf entier avec les macarons hachés finement, le zeste de citron râpé, le sucre en poudre et le beurre fondu à blanc; travailler le tout pendant 30 minutes pour la rendre légère, y mêler les blancs d'œufs battus en neige; faire prendre à four doux dans une tourtière beurrée.

## Le corbillard de Napoléon

D'après polémiques s'étaient élevées, jadis, autour d'un char funèbre conservé au garde-muble national et qu'on disait avoir été construit à Sainte-Hélène pour transporter les cendres de l'Empereur de Longwood à la "Belle-Poule", puis, à Paris, de Courbevoie au rond point de l'Étoile. De là à dénier toute authenticité à ce souvenir mortuaire, il n'y avait qu'un pas, qui fut aussitôt franchi. Le corbillard de Napoléon avait donc été relégué, finalement dans les combes du Musée de l'Armée, quand, ces jours-ci, on découvrait, dans les archives des Invalides, un document qui venait dissiper tous les doutes. Il s'agit d'un procès-verbal de réception du char funèbre de Sainte-Hélène, en date du 5 novembre 1808.

« Cette pièce renferme des précisions ignorées et corrigées, à savoir que ce char, qui avait servi aux obsèques de l'Empereur à Saint-Hélène, avait été « monté sur le train à quatre roues et à une fièche de la voiture qui servait à Napoléon Ier pour ses promenades. » Cette relique fut donc reçue aux Invalides — où elle ne séjourna pas — par le prince Jérôme Napoléon, au nom de l'Empereur Napoléon III, des mains de sir John Burgoyne, de la part de Sa Majesté la reine Victoria. Dans quelques jours, les visiteurs verront le corbillard de Napoléon exposé dans la remise qui se trouve comprise, à l'entrée de l'église Saint-Louis des Invalides, entre le tambour de la porte et le baptistère.

## Reines françaises d'Angleterre.

Dans Westminster, une nouvelle reine d'Angleterre a été couronnée.

Il est intéressant de rappeler, à cette occasion, que plusieurs des reines d'Angleterre furent Françaises. D'exactement.

Ces dix princesses furent: Mathilde de Boulogne, couronnée en 1138; Marguerite de France, fille de Louis VII, en 1172; Edonore d'Aquitaine, en 1154; Isabelle d'Angoulême, en 1201; Elconore de Provence, en 1236; Marguerite de France, en 1390; Isabelle de France, fille de Philippe-le-Bel, en 1308; Isabelle de France, fille de Charles VI et d'Isabeau, en 1397; Catherine de Valois, en 1421; Marguerite d'Anjou, en 1445. La dernière enfin, Henriette-Marie de Bourbon, que Bossuet immortalisa sous le nom d'Henriette de France.

Le duo de Norfolk actuel, qui en sa qualité de grand-maréchal a joué un rôle important pendant le couronnement, descend directement de Marguerite de France, fille de Philippe-le-Hardi, que sa douceur et son nommer "Fleur de France".

## ATHENEES LOUISIANAIS.

CONCOURS DE 1911-1912.

PROGRAMME.

L'Athénée propose le sujet suivant aux personnes qui désirent prendre part au concours de cette année:

"LES ROMANS DE PIERRE LOTI."

Les manuscrits seront reçus jusqu'au 1er mars 1912 inclusivement.

L'auteur du manuscrit qui aura été jugé le meilleur, recevra une médaille d'or et un prix de 50 en espèces, si le comité juge le manuscrit digne d'être couronné.

L'Athénée, s'il le juge utile, accordera une seconde médaille.

Toute personne résidant en Louisiane est invitée à concourir.

Les manuscrits devront être écrits aussi lisiblement que possible, sur papier ayant une marge, et seulement sur le recto. Ils ne devront pas dépasser 30 pages.

Chaque manuscrit sera remis sans nom d'auteur, mais portant une épigraphe ou devise qui sera reprise sur une enveloppe cachetée dans laquelle l'auteur aura écrit son nom et son adresse.

Le comité nommé pour examiner les manuscrits, ouvrira seulement l'enveloppe contenant le nom du concurrent qui a mérité le prix, pour s'assurer qu'il est dans les conditions du concours.

Le comité pourra accorder des mentions honorables s'il le juge convenable.

Tout manuscrit couronné sera publié dans le journal de l'Athénée.

La présentation des prix se fera dans une séance publique. On rénumérera pour la circonstance, tous les éléments d'une fête littéraire et artistique.

Le nom du lauréat ou de la lauréate sera proclamé après la lecture du manuscrit qui aura obtenu le prix.

Les devises des concurrents à qui des mentions honorables auront été accordées, seront lues devant le public.

Les candidats devront se soumettre strictement aux dispositions du programme.

Les manuscrits dans aucun cas ne seront rendus.

Tout candidat qui fera connaître sa devise sera mis hors de concours.

Toute personne qui aura obtenu la médaille, ne pourra plus concourir.

Les manuscrits seront adressés au Secrétaire.

Le Secrétaire perpétuel, Business Bureau, P. O. Box 726, Nouvelle-Orléans